

L'EXPERIENCE NEGATIVE PASOLINI, SAINT PAUL ET LE DESERT

De *Théorème* à *Saint Paul* en passant par *L'Évangile*, *Œdipe*, *Médée* ou *Porcherie*, s'impose la présence obsédante du désert, lieu de toutes les régressions mais aussi symbole de l'échec, lequel, d'être irréductible, enseigne la positivité du négatif. Le désert pasolinien est le dehors de la pensée bourgeoise, industrielle et pragmatique : celui de la foi, du mystère et du sacré, il est le dénuement sublime qui tranche sur le clérico-fascisme, le capitalisme libéral et le néo-fascisme démocrate-chrétien¹. Ailleurs, le désert pasolinien est le contrepoint de la société marchande et consumériste ; il permet une forme de résistance, de transgression et de libération qui se fond avec l'être originaire, l'être archaïque, barbare, substantiel, « où s'identifient complètement la lumière du soleil et la conscience d'être vivant² ». Le désert pasolinien porte au jour une sacralité, un besoin de spiritualité et un retour au sacré sans en passer par les églises. Le désert est une immanence spirituelle, une mystique sauvage qui dépasse les religions instituées pour toucher au sacré authentique, au sacré individuel contre la massification³. Le désert est la scène primitive de Pasolini, d'être l'envers de la civilisation bourgeoise, de la société sédentaire et de l'État-nation. Loin du neutre, le désert pasolinien est un espace agonique, un lieu abstrait qui prend les hommes, leurs pouvoirs et leurs néo-hédonismes à revers en leur objectant la sagesse lucide du désir. Le désert est le contraire du progrès, il assure un retour, un *regressus*, où c'est le corps infiniment pauvre qui sauve.

Parce qu'il est le lieu de l'expérience du manque, de la négation de la satisfaction, le désert pasolinien fixe un horizon indéfiniment inaccessible : « à chaque lieue, l'horizon s'éloignait d'une lieue⁴ », et ses « variations de roche, de pierre ou de sable » ne sont que la manifestation d'un fond négatif indépassable, le « paysage à l'envers de la vie » se répétant « sans être obscurci ni interrompu par rien » : « Il naissait de lui-même, se poursuivait avec lui-même, et prenait fin en lui-même⁵ ». Principe, milieu et fin, le désert ne renvoie à rien d'autre qu'au désert, il est fait de lui-même, et cette circularité, où la mobilité et l'immobilité se joignent, offre le paradoxe d'accueillir la vie, son inhospitalité n'étant pas hostile, sa contrariété étant en accord profond avec la réalité de cette vie. La négation n'est pas le contraire du vivant, mais sa condition, comme la parturition exige la perte. Le vivre n'est jamais plus intense, que lorsqu'il est exposé à la minéralité désertique. De quelle vie s'agit-il, si ce n'est de celle qui, tel le désert, s'avère impersonnelle, vie dépersonnalisée, dépsychologisée, qui appartient à tous en tant que sa nudité se renverse en plénitude de l'unité :

1 P.P. PASOLINI, « Étude sur la révolution anthropologique en Italie », *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, 1976, p. 74, et « L'article des lucioles », *ibid.*, p. 180-189.

2 P.P. PASOLINI, *Théorème*, Paris, Gallimard, 1978, p. 83.

3 P.P. PASOLINI, « Pas d'amour, pas de culture : un langage sans origine », *Écrits corsaires, cit.*, p. 66.

4 P.P. PASOLINI, *Théorème, op. cit.*, p. 79.

5 *Ibid.*

L'Unicité du désert était toujours là, immuable, devant les yeux des Hébreux, qui toutefois, pour autant, n'en perdaient pas la raison. Et, même, ils se sentaient accueillis par cette chose Une qu'était ce désert qu'ils parcouraient, conscients, mais au fond, désormais, heureux, de ne pouvoir jamais plus s'évader de ses confins indéfiniment lointains⁶.

Le désert donne lieu aux hiérophanies, il favorise l'apparition d'un « point fixe absolu » qui est un foyer d'orientation et d'unification pour ce qui a été mis en pièces par le monde profane, l'histoire ou la société industrielle⁷. Le désert est nul, le désert est l'un, tout pas en avant n'y fait qu'un à l'infini. Dans cet infini, qui est celui de la Dèité, se rencontre le rapt dont Paul est la proie. Paul, l'apôtre et le personnage de *Théorème*, est envahi par le désert :

Oui, le désert, avec son horizon devant et son horizon derrière, toujours les mêmes, suscitait un état de délire : le corps de Paul, en chacune de ses fibres, n'existait qu'en fonction de lui : il était tout de pierre sombre ; ou de sable coagulé dans les sillons qu'avait creusés le vent ; ou de poussière grise, avec des éclats de métal, où le vent faisait se lever des traînées régulières et sinistres, d'une couleur blanchâtre, cadavérique. Quelles que fussent les pensées de Paul, elles étaient contaminées et dominées par cette présence⁸.

Plus tard, lorsque le récit s'achève en poème, Paul, le riche industriel milanais, est emporté au désert par ses pieds nus qui décident du chemin et, dans cette « réalité dépouillée de tout sinon de son essence » où il n'y a « rien de plus que le nécessaire », le marcheur, face au « profond silence de cette évocation sacrée », se trouve « tout empreint d'une terreur sacrée⁹ ». Cette terreur sacrée, qui rappelle la *tremenda majestas* et le *mysterium fascinans* dont parle Rudolf Otto, renvoie plus loin dans le temps au choc brutal et violent que saint Paul éprouva sur le chemin de Damas¹⁰. Marsile Ficin et Giordano Bruno s'en firent les exégètes exaltés¹¹. Le rapt et le désert ont en commun d'être un arrachement à soi-même, une dépossession et une sortie de soi, de sa conscience, de ses habitudes et de ses repères. Le rapt et le désert sont tous deux de nature extatique, ils exigent un décentrement, un transport mystique, qui ne va pas sans un état de fureur qui est l'acmée de l'expérience négative.

Or c'est cette fureur du désert qui traverse le *Saint Paul* de Pasolini, dans ce scénario qui n'était pas encore un film mais déjà une œuvre littéraire. Déplacé dans le monde contemporain où le Paris occupé par les nazis remplace Jérusalem et les résistants les premiers chrétiens, Paul n'en est pas moins la proie d'un vertige près de Barcelone qui le fait se retirer trois ans au désert¹². De cette expérience négative, Paul porte la trace. Pasolini s'applique à le peindre « pâle, hagard, fatigué, pas rasé, faible, épuisé¹³ ». Malade, Paul « s'agite et se lamente dans son sommeil¹⁴ », et si ce mal, qui le trempe de sueur et lui tire les traits, lui permet d'improviser « en une sorte de délire, comme un poète sait parfois improviser » : « Paul ne semble s'adresser qu'à la lumière du soleil¹⁵ », il est aussi celui qui le vide de lui-même au point de la transformer en désert. Les intellectuels qui assistent à son discours à Bonn dans la maison de Jason ne s'y sont pas trompés, en pointant sa « véritable

6 *Ibid.*, p. 80.

7 M. ELIADE, *Le profane et le sacré*, Paris, Gallimard, 1965, p. 26-27.

8 P.P. PASOLINI, *Théorème, cit.*, p. 82.

9 *Ibid.*, p. 179.

10 SAINT PAUL, II, *Épître aux Corinthiens*, 12, 2 ; *Actes des Apôtres*, 9, 3-9 ; 22, 6-12 ; 26, 12-20.

11 M. FICIN, *Du ravissement de Paul*, in S. Galland et J. Reynaud, *Métaphysique de la lumière*, Chambéry, Comp'Act, 2008, p. 23 sq., *Théologie platonicienne*, XIII, 2 et 5, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 204 et 243 ; G. BRUNO, *Des fureurs héroïques*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 164, 177, 214 et 230.

12 P.P. PASOLINI, *Saint Paul*, Caen, Nous, 2013, p. 21 et p. 42-51.

13 *Ibid.*, p. 54.

14 *Ibid.*, p. 81.

15 *Ibid.*, p. 97.

soif de mort », sa « thanatophilie facile à diagnostiquer », « son apocalyptique volonté de mourir¹⁶ ». Symptomatiquement, Paul « saisi par les atroces douleurs de sa mystérieuse maladie » se met à vomir¹⁷, le vomissement suggérant assez cet évidemment de soi. La vocation s'accompagne d'une vacance qui est la marque du désert. Après que l'occupation allemande se fut transformée en occupation américaine, Paul, « rendu laid et presque répugnant par les larmes et les vomissements¹⁸ », se trouve dans la chambre d'un petit hôtel de New York, où sa parole inspirée se creuse d'ellipses pareilles aux retraites désertiques¹⁹, avant que ce ne soit sa voix qui devienne « de plus en plus imperceptible²⁰ ». La régression, qui fait de Paul un « rebut de l'humanité²¹ », est aussi, par l'intermédiaire de la fureur et de ses fulgurations sublimes, une régression vers le silence de la parole désertée, qui atteint à son aboutissement avec l'exécution soudaine de Paul dont le sang coule « goutte à goutte sur les pavés de la cour²² ». Les deux coups de fusil entérinent un retour du désert amorcé dès longtemps. À travers les évanouissements répétés de Paul, Pasolini souligne combien ce dernier, « vaincu par son mal²³ », se retire de plus en plus. Pourtant, rejeté de tous : « Tous m'ont abandonné²⁴ », et notamment de Timothée qui a fait de l'autel de l'église de Naples un « véritable veau d'or » (« une œuvre d'une mécréance totale, officielle, menaçante, hypocritement mystique, pompeuse, cléricale, patronale²⁵ »), Paul n'est pas sans ressentir dans ses ultimes instants une « profonde sérénité », qui consono « autour de lui » avec « une profonde paix quotidienne, perdue dans la lumière et le temps²⁶ ». Le désert est l'expérience de la perte, et cette perte se renverse en pacification. L'abandon, qui est don de soi, est un surpassement du soi, une dilution de soi dans l'infiniment ouvert. Le désert pasolinien, non pas « hypocritement » mais authentiquement mystique, n'ouvre que sur lui-même, il est la dérélition absolue, l'abandon non seulement des hommes, des prêtres et des églises, mais de Dieu en personne. Le Christ, Œdipe, Médée, Paul ou le héros cannibale de *Porcherie* se perdent au-delà de toute rédemption possible. Abandon qui relèverait moins du sacrifice religieux, lequel attend encore quelque chose en échange, que de « la négation dernière », c'est-à-dire du refus de soi et peut-être de Dieu même par où le négatif se renverse en désir pur, désir de se perdre dans la lumière et le temps.

Dans le désir de se perdre au désert, Paul rencontre le Père qui sera moins abondance que désert. Ainsi le Paul de *Théorème* ne peut-il s'empêcher de ressentir au désert « un profond sentiment de paix » : « tout comme s'il s'en était retourné non pas dans le sein de sa mère, mais bien dans le sein de son père²⁷ ». Le désert sacré, « comme un père », est le réel le plus profond, en tant qu'il est genèse, puissance et efficacité²⁸. La paix qui envahit le personnage de *Théorème* est celle du Paul du scénario, elle suppose une dissolution dans ce désert qui contemple « de chaque point de son horizon indéfiniment ouvert » :

16 *Ibid.*, p. 92-93.

17 *Ibid.*, p. 103.

18 *Ibid.*, p. 152.

19 *Ibid.*, p. 152-153.

20 *Ibid.*, p. 167 et 179.

21 *Ibid.*, p. 152.

22 *Ibid.*, p. 185.

23 *Ibid.*, p. 184.

24 *Ibid.*, p. 170.

25 *Ibid.*, p. 181.

26 *Ibid.*, p. 185.

27 *Ibid.*, p. 82.

28 M. ELIADE, *Le sacré et le profane*, cit., p. 31.

Il n'y avait rien pour mettre Paul à l'abri de ce regard : en quelque point qu'il se trouvât – c'est-à-dire toujours au même point –, ce regard l'atteignait sans la moindre difficulté : avec la même paix profonde, le même naturel et la même violence qui flamboyaient en ce soleil, inaltérable²⁹.

Le désert appelle le regard que Paul porte sur lui et le lui restitue de tous côtés. Voir le désert revient à être vu par le désert, lequel est omnivoyant de n'avoir pas de visage propre. Démesurément infini, le désert est au-delà ou en deça de toute figure, de toute représentation, il peut tous les regards car il n'en a aucun en particulier. Indéterminé, le désert est le regard absolu ; c'est par son œil que Paul voit l'ouverture infinie qui le déborde, comme le formulaient déjà Maître Eckhart, Nicolas de Cues ou Angelus Silesius. Eckhart ne se contentait pas de poser que l'œil de l'homme voyait par l'œil de Dieu³⁰, il faisait de Dieu un désert, le point où Dieu « dévient³¹ ». Ouvert, le désert est le lieu d'une déprise qui permet de recouvrer cette nudité intérieure qui rend l'individu disponible par son fond à l'accueil de la Dêité, cette « Chose » dont parle Pasolini, qui est un vide, un lieu sans lieu, à la fois intime et ailleurs, par-delà le Dieu des créatures et les personnes de la Trinité, un « quelque chose qui n'est ni ceci ni cela ». La Dêité est abîme, rien, et même rien de rien³². Incréé, Dieu est Non-Dieu, Non-Intellect, Non-Personne, Non-Image. Sa présence négative est sans pourquoi. Le néant divin fonde une expérience négative, celle du non-savoir ineffable. La générosité du Père réside dans cette exténuation inépuisable de son fond qui est effondrement. Le fond de Dieu est la Dêité qui est le désert de Dieu, et dont participe le désert de l'homme. Dans ce désert règne le détachement, lequel est affirmation du soi réel dans la liberté, à l'instar du Suprême détaché. Paul, cette fois dans l'adaptation cinématographique de *Théorème*, marche nu au désert, et sa nudité symbolise le détachement. C'est dans la déprise de toutes choses, y compris de Dieu, que l'homme détaché se rencontre lui-même au moment où il rencontre la Dêité, qui est néant. Appel muet, le désert est la contemplation de l'absolu, qui décentre certes par son inhospitalité, mais pacifie par son « vide, vital et ardent³³ ». Le néant de Dieu est condition de toute vie, de toute création.

Présence négative, le désert est un espace entropique par où se retrouvent « les qualités oniriques, irrégulières, agressives et visionnaires des origines » ; mais il ressortit aussi de la jouissance de la destruction, de la dépense improductive et de la consommation sacrilège. Par là Pasolini se révèle très proche de Bataille qui, lui aussi, rêva au désert à partir des mystiques du négatif³⁴. Manifestation glorieuse de la perte, la dépense improductive et le luxe du désert ignorent le travail, l'utilité et l'intérêt économique³⁵. Le choix de la dilapidation des richesses humaines et matérielles renverse la morale bourgeoise, capitaliste, anglo-saxonne et puritaine. Le désert pasolinien atteste la fécondité de la perte et permet de rétablir la valeur du don au principe de l'échange social : Paul fait don de son usine à ses

29 P.P. PASOLINI, *Théorème*, p. 82-83.

30 MAITRE ECKHART, Sermon 12, *Traité et sermons*, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, p. 295-300.

31 MAITRE ECKHART, *Le Poème*, V, in B. DOUCEY, *Le Livre des déserts*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 975-977 : « Ce bien de désert/oncques pied ne foula,/ sens créé/ ne vint oncques là. /C'est, et nul pourtant ne sait quoi/ C'est ici, c'est là/ c'est loin, c'est près/ c'est profond, c'est haut/c'est ainsi/que ça n'est ni ceci ni cela », et VI : « C'est lumineux, c'est transparent/ c'est sombre entièrement/ c'est innommé/ c'est inconnu/ libre de commencement, de fin pareillement/ cela se tient tranquillement/ nu, sans vêtement » ; A. SILESIUS, *Le pèlerin chérubinique*, I, 7, Paris, Albin Michel, 1994, p. 29-30 : « Mais alors vers où dois-je aller ? Je dois encore progresser, au-delà de Dieu même, jusque dans un désert ».

32 MAITRE ECKHART, *Du détachement et autres textes*, Paris, Payot&Rivages, 1995, p. 89-100.

33 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 83.

34 G. BATAILLE, *L'expérience intérieure*, Paris, Gallimard, 1954, p. 63 : (...) c'est le désert que je voulais, le lieu (la condition) qu'il fallait pour une mort claire et interminable ».

35 G. BATAILLE, *La part maudite, Œuvres complètes*, VII, Paris, Gallimard, 1976, p. 58-79.

ouvriers³⁶. La mystique de la consommation prime sur la société d'entreprise qui caractérise la société milanaise. La consommation ne rencontre pas d'autre limite que le désert, qui est abandon de la société de consommation. Emblématique de cette consommation est le cri, qui pour Bataille était déjà le point mystique où « l'existence défaille³⁷ ». Les yeux emplis « d'une lumière enflammée », Paul pousse un hurlement « qui s'échappe furieusement » de sa bouche. Le hurlement, « terrible » au point de défigurer le visage de Paul et de le faire ressembler « à la gueule d'un fauve³⁸ », relève de la fureur - celle dont Giordano Bruno écrivit qu'elle contraignait le furieux à vivre bête ou dieu dans « l'excès des contraires³⁹ », loin de la sagesse des hommes. Bruno et Pasolini soulignent combien cette fureur est joie : joie d'une « satiété qui ne vient jamais » et éternise le désir pour Bruno ; joie qui ramène l'enfance, affirme l'existence, et mêle l'espérance au désespoir pour Pasolini⁴⁰. Le cri n'est pas que retour à l'innocence d'une sauvagerie préverbale, il est aussi un éprouvé du corps qui se dépense en pure perte parce qu'il ne signifie rien, le rien de toute signification : « Il m'est impossible de dire quelle sorte de hurlement je pousse là⁴¹ ». Bataille et Pasolini partagent encore une même fascination à l'endroit du soleil, dont le rayonnement « procéderait d'une destruction intérieure de sa substance ». Le soleil est sacré, de s'adonner à des « pertes démesurées⁴² ». Le soleil et la lumière se donnent à ceux qui, comme eux, se donnent le plus. De là que « cette ardeur terrible du soleil » s'identifie « avec le danger et avec la mort⁴³ ». Le saint Paul de Pasolini ne craint pas de se brûler, comme le papillon attiré par la flamme mortelle dont parle Giordano Bruno⁴⁴. Dès qu'il est aveuglé sur le chemin des Pyrénées, saint Paul est dévoré par « la lumière de la vocation », et sa lente marche vers l'exténuation est ponctuée de soleils aveuglants qui le déchirent autant qu'ils le font délirer⁴⁵. Le mal qui consume saint Paul, la violence qu'il s'attire et déchaîne contre lui est toujours solaire : « Dans le soleil aveuglant, Paul semble mort, son corps est inerte⁴⁶ ». La fureur est un embrasement qui rompt le cercle de l'utile, en ouvrant sur un héroïsme intempestif, lequel est la réponse la plus éclatante de Pasolini aux « têtes de bois » néofascistes⁴⁷. Une réponse qui, tel le hurlement de Paul et le désert de la lumière, est destinée à « rouler sans connaître jamais de fin⁴⁸ ».

Ce roulement sans fin est la roue du désir. L'expérience du désert est l'expérience du désir, en tant que le désert est l'épreuve, non pas seulement de la fureur et du délire, mais de l'insatisfaction. Le désir creuse le désir, et le désert, par la satiété qu'il empêche, nourrit le désir. Désert est désir, désir est désert. L'hôte de *Théorème*, ce jeune homme dont le sexe est sacré, participe de cette épreuve du désert et du désir. L'étranger confronte chacun à ce qu'il a de plus intime et le travaille secrètement, à savoir précisément son propre désir. Et si tel désir touche au sacré, c'est en tant qu'il suscite, comme le désert, une annihilation du moi. Le désir sacré auquel l'hôte renvoie est une mise à nu de l'être où se reconnaît la brûlure du désert : « (...) le corps de l'hôte, bien en chair, mais sans nulle mollesse,

36 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 172.

37 G. BATAILLE, *L'expérience intérieure*, cit., p. 123 et 138.

38 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 179.

39 G. BRUNO, *Des fureurs héroïques*, cit., p. 164.

40 *Ibid.*, p. 179-180.

41 *Ibid.*, p. 179.

42 G. BATAILLE, *La limite de l'utile*, *Œuvres complètes*, VII, cit., p. 187-188.

43 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 83.

44 G. BRUNO, *Des fureurs héroïques*, cit., p. 250.

45 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 97, 99, 184.

46 *Ibid.*, p. 99.

47 P.P. PASOLINI, « L'article des lucioles », *Écrits corsaires*, cit., p. 188.

48 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 179.

abondant mais pur, en somme tout de fécondité filiale, brûle, là, tout près, au volant, comme s'il était nu⁴⁹ ». Plus haut, lorsque le père quittait sa chambre, c'était déjà la lumière qui l'éblouissait, comme c'est encore elle qui le désoriente, quand, cheminant derrière l'hôte sur les rives du Pô, il est « comme un malade qui vient de quitter l'hôpital, face au soleil⁵⁰ ». L'hôte, « radieux » tel un ange, partage avec le désert la fonction paternelle - ce qui fait de Paul son fils. La rencontre avec le désir revêt la forme d'une extase à la fois érotique et mystique. La caresse de Paul sur l'hôte « n'est pas signe de possession, mais prière à celui qui possède⁵¹ ». D'être possédé par l'hôte, c'est-à-dire dépossédé de son moi, de ses principes bourgeois et de son honorabilité, Paul découvre que la déprise jusque dans sa violence est signe de grâce et d'innocence. Le désir est un désert car l'un et l'autre exigent la dénudation ; et cette dernière se métaphorise, comme dans le néoplatonisme, à travers l'abandon des vêtements, vaines enveloppes qui dissimulent l'essentiel, comme « ces hommes que leur foi détache à jamais de leur vie⁵² ». La vérité qui se communique à la faveur de cette extase désirante est celle du sacré : « Présence dénuée de signification, et qui constitue pourtant une révélation⁵³ ». Pasolini s'est montré sensible, comme Bataille, au sacré pie et impie⁵⁴. L'expérience négative advient par une transgression, dont la violence est sacrée. Le désir a un sens mystique, il commande l'excès comme lors des sacrifices⁵⁵. Le sacré, incarné par l'hôte mystérieux, porte la division au sein de la famille bourgeoise : Pierre devient un peintre raté, Odette plonge dans la stupeur, Lucie se donne à des amants furtifs et Émilie, après avoir accompli des miracles, se couche au fond d'une fosse pour y être ensevelie⁵⁶. Diviseur, le sacré lui-même est divisé entre sainteté et abjection. Le sacré exige le détour transgressif pour rencontrer le divin ; et ce détour se concrétise dans l'étreinte charnelle avec l'hôte, ange et démon. L'irruption du sacré transgressif, concomitante à la présence de l'hôte, aménage des séquences temporelles distinctes dans un récit indéterminé à la façon des images monochromes de Pierre⁵⁷. La transgression fait lien, elle met bord à bord la limite et l'illimité. Dans le scénario de Pasolini, Saint Paul est tenaillé entre la Loi et la Fureur, entre la fondation et l'effondrement ; et cette division s'avère déjà à l'œuvre dans *Théorème* à travers le personnage de Paul pris entre la révélation d'une paix sacrée dans son jardin à l'aube et l'énigme indéchiffrable où le désert le jette⁵⁸. Partant se fait jour l'unité paradoxale du désert, qui consiste moins dans le dépassement et l'annulation des contraires que dans leur coïncidence, laquelle est aussi la conjonction des deux Paul, puisque l'un et l'autre sont inspirés par un appel qui les pousse au-delà d'eux-mêmes⁵⁹.

Le désert est transgressif, car il mobilise le corps dont le désir est une puissance infinie. D'où une sacralisation du corps de l'hôte qui s'offre tel un martyr : « Paul s'approche de lui, avec une sorte de crainte révérencieuse devant cet abandon, impérieux et innocent⁶⁰ ». Le corps de l'hôte, lequel devient par une inversion le père de Paul, est aussi le lieu de l'enfantement. Le corps paternel et le désert sont « comme un sein puissant », où « l'enfant

49 *Ibid.*, p. 75.

50 *Ibid.*, p. 51 et 78.

51 *Ibid.*, p. 76.

52 *Ibid.*, p. 171.

53 *Ibid.*, p. 52.

54 P.P. PASOLINI, « Sacer », *Écrits corsaires*, p. 157.

55 G. BATAILLE, *Les larmes d'Eros*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1971, p. 91-96.

56 P.P. PASOLINI, *Théorème*, cit., p. 164-165.

57 *Ibid.*, p. 132-133.

58 *Ibid.*, p. 178.

59 *Ibid.*, p. 54.

60 *Ibid.*, p. 78.

jouissait du paradis⁶¹ ». Le paradis originaire est le désert qui, comme le désir, est le lieu de l'illimité, et dont la Dêité, celle de Maître Eckhart, Nicolas de Cues ou Angelus Silesius, participe en tant qu'elle est le point de coïncidence des contraires⁶². L'unité des contraires est le corollaire de l'infinité. D'être désert et désir, le corps est travaillé de polarités contraires : celui de l'hôte dont les yeux « s'emplissent de cette lumière (...) que peut avoir un père » suscite la contemplation éperdue et ravie de Pierre, cependant que le corps de ce dernier est vécu sur le mode de la honte, la crainte et la faute⁶³. Inversement, le corps malade de Paul, le père de Pierre, « s'abandonne à tous ces besoins, misérables et humiliants, qu'aucune retenue, aucune pudeur, aucune éducation ne le mettent plus désormais à même de refouler ou de dissimuler⁶⁴ ». De même, au corps sacré de l'adolescent, du paysan ou du sous-prolétaire s'oppose le corps profané et souillé de Salo. La lumière glorieuse du corps jeune, dionysiaque et héroïque se renverse en ténèbre du corps humilié, éreinté et détruit. Le corps excrémental, symptôme de la société de consommation et de la domination politique, ignore la sagesse du désert. Celui-ci enseigne la noblesse « des odeurs de sueur et de poussière » qui sied au corps mystique, fait d'innocence et de pauvreté. Le corps est traversé par la confrontation de la limite et de l'illimité : la limite qui caractérise le fait de posséder, l'illimité qui s'attache au fait d'être possédé. Le corps se révèle mystique dès l'instant où il s'abandonne à ce qui l'anéantit dans une extase infinie comme le désert. À la faveur de cette destruction du soi qui le « rendait pareil aux autres⁶⁵ », l'individu devient, « chose inouïe et inacceptable », « quelqu'un de DIFFÉRENT⁶⁶ ». Il faut la destruction jusqu'à la perte pour « mettre la vie hors d'elle-même », « pour la maintenir (...) en dehors de tout ordre et de tout lendemain⁶⁷ ». Le désert est ce dehors infini qui se déchire à partir de la limite. Dès lors l'expérience négative est une ascèse à rebours qui, « par l'intensité et par la saveur indicibles » du corps, du désir et du sexe, apporte la matière d'une libération, c'est-à-dire un ravissement qui fait émerger « de moi » l'autre qui « était un proche », l'autre désaliéné. Et Pasolini d'ajouter :

Il va de soi que la possession est un mal, qu'elle est même, par définition Le mal : par conséquent être possédé est ce qui est le plus éloigné du mal, ou plutôt, c'est l'unique expérience possible du Bien, comme Grâce, vie à l'état pur, cosmique. Qui toutefois vient quand elle le veut et s'en va quand elle le veut⁶⁸.

Parce que tous les appareils politiques, religieux ou nationaux échouent à dominer le désert, qui est aussi désir du corps pur, le désert et le corps ouvrent à une mystique de l'impossible où la dépossession de soi signe la grâce divine. La grâce dénude pour nous confronter à cette part d'inconnu, qui est la part silencieuse, insaisissable, du corps, le corps comme inconnu et impensable, le corps lui-même impossible, celui qui fait écrire à Bataille que « toute vie profonde est lourde d'impossible⁶⁹ ». Bataille et Pasolini sont deux mystiques de l'impossible. Leur désert est certes hérétique, mais cette hérésie, qui ne laisse plus de place pour le savoir, le repos ou la satiété, revient à voir dans la négativité du désert le signe paradoxal de la Dêité. Par son pouvoir de se vider, de s'absenter, de se nier, la

61 *Ibid.*, p. 69.

62 A. SILESIS, *Le pèlerin chérubinique*, II, 42, 105 et 158, *cit.*, p. 53, 58 et 91.

63 P.P. PASOLINI, *Théorème*, p. 30-31 et p. 36-37.

64 *Ibid.*, p. 62.

65 *Ibid.*, p. 89.

66 *Ibid.*

67 *Ibid.*, p. 97.

68 Cité par R. SCHERER, « Pasolini, sensualité et mystique », Séminaire *Des dispositifs désirants*, Université de Paris VIII, *Revue Silène*, 17 février 2006.

69 G. BATAILLE, *L'expérience intérieure*, *op. cit.*, p. 73.

Déité devient un Désert où l'être qui se perd rencontre le néant de Dieu. Désert, Dieu est athée⁷⁰, dans la mesure où il n'a de puissance que par et dans ce néant. L'expérience doit demeurer négative, pour rester pure jusque dans l'hérésie et l'impureté qui nourrissent toute sacralité.

Sébastien Galland
(CERPHI-ENS Lyon)

70 G. BATAILLE, *L'expérience intérieure*, p. 121.